

THÉOPHILE DE VIAU

Théophile était huguenot, mais sans fureur, et il finit par faire abjuration. Avant cet heureux retour, il avait été mêlé dans une aventure où il avait eu l'occasion de montrer sa modération et son goût.

« Comme nous allions, raconte-t-il, vers la porte du quai, nous rencontrâmes, au détour d'une petite rue, le Saint-Sacrement que le prêtre apportait à un malade ; nous fûmes assez surpris à cette cérémonie, car nous étions huguenots, Clitiphon et moi, mais lui surtout avec une opiniâtreté invincible, ce qu'il témoigna très mal à propos en cette rencontre ; car tout le monde se mettant à genoux en l'honneur de ce sacré mystère, je me rangeai contre une maison, nu-tête et un peu incliné, par une révérence que je croyais devoir à la coutume reçue et à la religion du prince (Dieu ne m'avait pas encore fait la grâce de me recevoir au giron de son Église),

Clitiphon voulut insolemment passer par la rue où tout le monde était prosterné, sans s'humilier d'aucune apparence de salut. Un homme du peuple, comme souvent ces gens-là, par aveuglement de zèle, se laissent plus émouvoir à la colère qu'à la pitié, saute à la tête de Clitiphon, lui jette son chapeau par terre et ensuite se prend à crier au calviniste. Toute la rue se soulève et, sans la faveur d'un vieil homme de longue robe, qui se trouva là inopinément, on l'eût sans doute lapidé. Ce bonhomme fit semblant de se saisir de la personne de Clitiphon pour le mettre en prison et en répondit sur sa vie pour apaiser les plus séditieux qui commençaient à le traîner vers la Maison de Ville, où étaient les prisons de cette ville-là. Clitiphon parmi tout ce danger avait de la peine à se repentir de sa faute. Mais le bonhomme, qui s'était beaucoup hasardé pour lui rendre ce bon office, se montra si sage qu'il ne parut aucunement touché de l'obstination brutale où Clitiphon persévérerait toujours ; seulement, il le pria deux ou trois fois de se contraindre un peu devant ce peuple, pour n'être pas occasion de nous faire tous assommer. »

Le talent poétique de Théophile de Viau consiste surtout à une succession (on pourrait

dire accumulation) d'images brillantes, ou plutôt brillantées.

Cette manière, si en contraste avec celle plus sobre de l'art classique au xvii^e siècle, surprit et fit extravaguer l'ignorance des Romantiques, au temps où ils venaient de découvrir, pour s'en réclamer, toute la bande obscure des rimeurs Louis XIII.

Théophile Gautier (il est vrai qu'il n'avait point achevé de jeter sa gourme) en délira. Quant à Sainte-Beuve, il fut plus circonspect et remit les choses en place.

Disons que ce *pittoresque*, souvent défraîchi, venait, à Théophile de Viau et à ses émules, du xvi^e siècle finissant. Mais comme alors les derniers héritiers directs de la Pléiade savaient encore observer la décence et fuir une improvisation de mauvais aloi !

Malgré toutes réserves et toutes répugnances, malgré les objections les plus fortes, il faut avouer que Théophile, ainsi que quelques autres parmi ses contemporains, avait reçu le don de poésie, vicié certes, mais véritable.

Théophile n'est pas si primesautier ou plein de fraîcheur que quelques-uns l'affirment, ni Boileau-Despréaux si morne et rébarbatif que plusieurs, hier encore, se flattaient de le penser.

Hélas ! la juste opinion a sa tare comme la

fausse. Saisir un avis et l'appliquer chaque fois à point, mais c'est le diable !



Plus d'un parle encore de Théophile, et avec assez d'ostentation, mais en continuant d'ignorer ses ouvrages, sauf quelques morceaux cités par Gautier et principalement *La Solitude*.

A la vérité cette pièce qui est fort longue et que Gautier a su émonder avec discernement, enferme plus d'une image poétique vive et harmonieuse.

La première strophe en est belle :

Dans ce val solitaire et sombre,
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,
Pendant ses yeux dans un ruisseau,
S'amuse à regarder son ombre.

Dans ses paysages, Théophile de Viau nous montre, comme d'ailleurs tous ses contemporains, un mélange de faux et de vrai qui ne laisse pas d'être curieux à noter. Dans un décor de toile et de carton-pâte, au milieu des *concetti* et des pointes, il trouve moyen de faire entendre parfois la voix naturelle des choses.

Je chercherai quelques exemples dans une série d'odes intitulée : *La maison de Sylvie*.

Un soir que les flots mariniers
 Apprêtaient leur molle litière
 Aux quatre rouges limoniers
 Qui sont au joug de la lumière,
 Je penchais mes yeux sur le bord
 D'un lit où la Naïade dort,
 Et regardant pêcher Sylvie,
 Je voyais battre les poissons
 A qui plus tôt perdrait la vie
 En l'honneur de ses hameçons.

D'une main défendant le bruit,
 Et de l'autre jetant la ligne,
 Elle fait qu'abordant la nuit,
 Le jour plus bellement décline.
 Le soleil craignait d'éclairer
 Et craignait de se retirer,
 Les étoiles n'osaient paraître,
 Les flots n'osaient s'entre-pousser,
 Le Zéphire n'osait passer,
 L'herbe se retenait de croître.

.

Dans ces parcs, un vallon secret,
 Tout voilé de ramages sombres,
 Où le soleil est si discret
 Qu'il n'y force jamais les ombres,

Passe d'un cours si diligent
Les flots de deux ruisseaux d'argent,
Et donne une fraîcheur si vive
A tous les objets d'alentour,
Que même les martyrs d'Amour
Y trouvent leur douleur captive.

Un étang dort là tout auprès,
Où ces fontaines violentes
Courent et font du bruit exprès
Pour éveiller ses vagues lentes ;
Lui, d'un maintien majestueux,
Reçoit l'abord impétueux
De ces Naiades vagabondes,
Qui dedans ce large vaisseau
Confondent leur petit ruisseau,
Et ne discerne plus ses ondes.

.

Les ondes qui leur font l'amour
Se refrisent sur leurs épaules,
Et font danser tout à l'entour
L'ombre des roseaux et des saules.

.

Les rayons du jour égarés
Parmi les ombres incertaines,
Eparpillent les feux dorés
Dessus l'azur de ces fontaines.
Son or dedans l'eau confondu
Avecque ce cristal fondu

Mêle son teint et sa nature,
Et sème son éclat mouvant,
Comme la branche au gré du vent
Efface et marque sa peinture.

On comprend l'éblouissement de la jeunesse romantique devant de pareils vers : elle y trouvait un modèle de débraillé et de truculent cher à ses propres aspirations. Cependant, Théophile de Viau vivait en un temps où les plus abandonnés gardaient encore comme un arrière-goût de style.

Ce que le romantisme a goûté chez les petits poètes Louis XIII, ce que les ignorants y goûtent encore aujourd'hui, c'est surtout le plaisir de la surprise.

« Ce qui fait les grandes beautés, dit Montesquieu, c'est lorsqu'une chose est telle que la surprise est d'abord médiocre, qu'elle se soutient, augmente, et nous mène ensuite à l'admiration. Les ouvrages de Raphaël frappent peu au premier coup d'œil : il imite si bien la nature que l'on n'en est pas d'abord plus étonné que si l'on voyait l'objet même, lequel ne causerait point de surprise. Mais une expression extraordinaire, un coloris plus fort, une attitude bizarre d'un peintre moins bon nous saisit du premier coup d'œil, parce qu'on n'a pas coutume de la voir ailleurs. On peut compa-

rer Raphaël à Virgile, et les peintres de Venise, avec leurs attitudes forcées, à Lucain : Virgile, plus naturel, frappe d'abord moins, pour frapper ensuite plus ; Lucain frappe plus, pour frapper ensuite moins. » -

Ne soyons pas tout à fait intolérants avec la nouveauté, même équivoque. Et j'ajouterai : Admettons une pointe de mauvais goût capable de relever à l'occasion le beau immuable. Mais il ne faut pas qu'elle l'encanaille.



Certes la tragédie de *Pyrame et Thisbé* contribua peu à la gloire de Théophile de Viau. Cependant, il ne serait pas exagéré de dire qu'elle le garda de l'oubli mieux que toute autre de ses œuvres. Et cela, à cause d'un hémistiche qui est devenu proverbial, ayant fait sourire les doctes et les ignorants.

Le passage suivant de Boileau finira de vous rappeler cette affaire.

« Veut-on voir, dit-il, combien une pensée fautive est froide et puérile ? Je ne saurais rapporter un exemple qui le fasse mieux sentir que deux vers du poète Théophile, dans sa tragédie intitulée *Pyrame et Thisbé*, lorsque cette malheureuse amante ayant ramassé le poignard en-

core tout sanglant dont Pyrame s'est tué, elle querelle ainsi ce poignard :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement. *Il en rougit, le traître !*

« Toutes les glaces du Nord ensemble ne sont pas, à mon sens, plus froides que cette pensée. Quelle extravagance, bon Dieu ! de vouloir que la rougeur du sang dont est teint le poignard d'un homme qui vient de s'en tuer lui-même soit un effet de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ! »

A la vérité ce : *Il en rougit, le traître !* lu à sa place, ne doit pas surprendre outre mesure dans une œuvre écrite tout entière dans un style renchérissant sur les préciosités les plus forcées. Avouons maintenant qu'il se rencontre dans Shakespeare, dans quelques Espagnols, et dans Racine même deux ou trois fois, de pareilles « extravagances » et qui, à force de génie, touchent au sublime. Mais il est vrai de dire qu'il vaudra toujours mieux se tenir dans la juste mesure.



Théophile professait qu'il fallait que le discours fût ferme et le sens naturel et facile ; il rejetait les afféteries « qui ne sont que mollesse

et qu'artifice » comme par exemple : *L'aurore toute d'or et d'azur, brodée de perles et de rubis, paraissait aux portes de l'Orient. Les étoiles, éblouies d'une plus vive clarté, laissaient effacer leur blancheur et devenaient peu à peu de la couleur du ciel, etc.*

Le plaisant est qu'il se trouvait être justement plein à l'excès de toutes ces molles afféteries et que son discours manquait surtout de fermeté et de bon naturel.

Au surplus, Théophile, comme firent de tout temps les poètes étourdis et sans doctrine, n'oublie point de s'écrier : « Il faut écrire à la moderne. » Et là-dessus il part en guerre contre la mythologie.

Mais malheureux ! Racine, qui s'en est servi sans se demander ce que c'est que d'écrire à la moderne, fut le plus de son temps et le plus vraiment original, bien que ne répugnant pas à « ces larcins qu'on appelle imitation des auteurs anciens », comme tu dis. Car ce n'est point quelque ornement, une métaphore ou une invocation, mais bien la qualité rare de l'âme du poète qui font son originalité.

Ah ! que ces éternels modernistes prêtent à rire ! Ils tremblent de devoir la moindre des choses à l'antiquité et ils se contentent de promener, la mine étonnée, les oripeaux de la veille.